

ANALYSES - DÉCEMBRE 2017



INTERCULTURALITÉ ET SOINS DE SANTÉ, UNE IGNORANCE CRUELLE



FUCID

FORUM UNIVERSITAIRE
POUR LA COOPÉRATION INTERNATIONALE AU DÉVELOPPEMENT

À travers ses analyses et études en éducation permanente, la FUCID ouvre un espace de réflexion collective entre les militant.e.s du monde associatif, les citoyen.ne.s du Nord et du Sud et des enseignant.e.s/chercheur.se.s. En multipliant les regards et les angles d'approche sur les questions de société liées à la solidarité mondiale, la FUCID propose de renforcer, au sein de l'enseignement supérieur, la valorisation d'alternatives aux systèmes de pensée dominants.

Analyses décembre 2017

FUCID asbl, Rue de Bruxelles 61, 5000 Namur

Tél. : +32 (0)81 72 50 88

Fax : +32 (0)81 72 50 90

fucid@unamur.be • www.fucid.be

INTERCULTURALITÉ ET SOINS DE SANTÉ - UNE IGNORANCE CRUELLE

Pour un étudiant étranger, les stages peuvent constituer une étape difficile dans la découverte des complexités de la société belge.

Les situations réellement vécues que nous allons évoquer pourraient sembler anodines aux yeux de certains. Après les avoir décrites, nous allons montrer qu'elles sont pourtant révélatrices d'un état d'esprit extrêmement déstructurant pour les personnes qui en sont victimes. Cet état esprit que nous ne nous qualifierons pas d'emblée de raciste relève probablement de quelque chose de plus simple mais aussi de plus compliqué à dénoncer : l'ignorance.

Une jeune femme originaire d'une grande île africaine est en stage dans un hôpital dans le cadre d'un baccalauréat pour devenir sage-femme. Elle est en Belgique depuis quelques semaines à peine. Dans son pays, elle est déjà sage-femme et enseignante, mais son diplôme n'a pas été reconnu et elle doit reprendre une partie des études. Son aspect physique ne laisse pas deviner immédiatement ses origines et certains pourraient penser qu'elle est davantage asiatique qu'africaine. Durant une pause-café, une sage-femme du service dans lequel elle est intégrée lui dit : « Je ne comprends pas pourquoi l'on accepte encore des étudiantes étrangères alors qu'il n'y a plus de place pour les Belges. ».

Il est très difficile voire impossible pour une étudiante de réagir à ce type de violences verbales de la part d'une personne chargée de l'évaluer. Mais une fois le choc surmonté, les questions ne tardent pas à noyer le cerveau de la victime. Les Belges qui tiennent de tels propos vivent-ils dans un camp retranché qu'il faut absolument protéger des envahisseurs avides de saisir leurs biens et de les priver de leur confort ? Cela a-t-il un sens d'un point de vue économique d'affirmer que les étrangers viennent prendre le travail des autochtones ? Les étrangers appauvrissent-ils l'économie du pays ?

Face à ces questions, quelques secondes de réflexion devraient suffire pour comprendre que vouloir se protéger de « l'étranger » enclenche un cycle sécuritaire infernal, car il faudrait pour y parvenir se reposer sans cesse la question de savoir qui sont au fond ces étrangers dont nous devons nous protéger. Ne sommes-nous pas tous des « étrangers » pour quelqu'un ? Autrement dit, la conviction qu'il faut « protéger » son pays contre les « étrangers » n'a de sens que si l'on protège également sa région, sa ville, son quartier, etc., jusqu'à considérer chaque personne que je côtoie comme un ennemi. Il est impossible de construire une société de cette façon.

Revenons à notre étudiante. Dans un autre lieu de stage, alors qu'elle venait de réaliser un soin sur un patient, une infirmière chargée de la superviser lui dit ceci : « Les Africains ne sont pas faits pour les soins infirmiers, ils sont bien pour être aides-soignants ou pour faire le nettoyage ».

On pourrait s'offusquer de tels propos qui semblent être particulièrement racistes, mais n'est-ce pas ici l'expression affligeante de la pauvreté cognitive de l'infirmière concernée. Que connaît-elle donc des « Africains » dont elle parle ? Qui sont-ils ces « Africains » qui ne seraient pas capables de faire des soins infirmiers ? Réalise-t-elle seulement qu'il y a des millions d'Africains qui sont infirmières, médecins, chirurgiens, etc. ? Notre étudiante elle-même était dans son pays doublement diplômée et était enseignante dans un célèbre institut de santé publique. Nous ne pouvons pas croire que les propos de l'infirmière soient simplement explicables par le racisme et nous préférons penser qu'elle est ignorante. L'ignorance est certes un fléau, mais on peut y remédier en ouvrant son esprit à la différence et en acceptant de rencontrer ceux que l'on pense être des « étrangers ».

Les études ne sont évidemment qu'une étape dans la vie. Une fois le diplôme obtenu, il faut trouver du travail et s'intégrer dans une équipe. C'est bien entendu le parcours que notre jeune femme africaine a suivi. Là aussi, les surprises ne manquent pas.

Dans une maternité, certaines collègues lui racontent qu'elles évitent de prendre en charge les personnes étrangères, principalement les Africaines parce qu'elles sont compliquées, qu'elles n'en font qu'à leur tête, surtout pour l'allaitement maternel, mais aussi qu'il n'est pas facile chez elles de trouver les veines.

Les patientes africaines seraient donc « compliquées ». Ici encore, n'est-on pas face à l'expression d'une ignorance ? Comment est-il possible de mettre toutes les « Africaines » dans le même sac, en ignorant ainsi l'incroyable diversité des cultures, des coutumes, des traditions et des valeurs entre toutes ces personnes issues du continent africain ? Un soignant ne devrait-il pas chercher à rencontrer les spécificités de chaque patient, quelle que soit son origine ? Les complications dont il est question sont le plus souvent des différences. Or, la différence est le propre de l'être humain et la base même des sociétés. Cela étant, il ne faudrait pas pour autant sombrer dans l'angélisme. Un patient peut avoir un profil qui complique vraiment sa prise en charge, qu'il soit africain, européen, américain ou asiatique.

La vie d'un soignant est évidemment rythmée par le contact avec les patients. Notre jeune femme africaine a plusieurs fois été surprise voire bouleversée par l'attitude de certains d'entre eux à son égard. Le schéma réactionnel est souvent identique : la patiente refuse sans explication que les soins soient réalisés par la jeune femme, y compris sur le bébé. Tout contact physique est refusé par la patiente qui exprime parallèlement le souhait d'être soignée par quelqu'un d'autre. Les collègues de la jeune femme l'informent que la patiente ne souhaite pas être soignée par une personne d'origine africaine.

À nouveau ici, le moteur de la réaction décrite est l'ignorance. Les représentations mentales des patientes en question qui refusent les soins donnés par une « Africaine » sont enfermées dans un univers étriqué dans lequel l'Autre n'a pas sa place. Cela dit, on doit s'interroger ici sur l'attitude à adopter face à de telles réactions de la part des patients. N'est-il pas important pour un établissement hospitalier de rappeler que les pratiques discriminatoires par rapport à la religion, à la couleur de peau, au genre, à l'orientation sexuelle, etc. ne sont pas plus acceptées à l'égard des patients qu'à l'égard des soignants ?

À travers l'évocation des difficultés qu'une jeune femme africaine peut rencontrer dans sa vie d'étudiante et ensuite dans sa vie professionnelle, nous avons insisté sur le fait qu'il est plus souvent question d'ignorance que de racisme. Or, pour combattre l'ignorance en ce domaine, il n'y a qu'une arme réellement efficace sur le long terme : la découverte et l'acceptation de la radicale différence de l'autre. L'intégration dont on parle si souvent est généralement comprise comme le progressif effacement des valeurs et des cultures d'origine. Pourtant, il n'y aura d'intégration durable que dans la reconnaissance et le respect des différences. Cela s'apprend, comme les mathématiques, l'histoire et les sciences, et pas seulement dans les livres, mais aussi grâce aux rencontres que nous sommes tous amenés à faire.

Les établissements d'enseignement supérieur ont ainsi un incroyable défi à relever : former les jeunes à comprendre qu'ils sont tous issus d'une culture différente de celle de leur voisin, que c'est une chance et qu'il faut pouvoir en parler. Au diable les bons sentiments, regardons la réalité : nous ne sommes pas tous égaux en Belgique. La couleur de peau, le nom, le prénom ou simplement l'origine géographique constituent des sources de discrimination. Derrière tout cela se cachent nos stéréotypes les plus sournois. Osons les démasquer, en parler et faire un pas en avant vers une société plus ouverte. Sans cela, les universités et les hautes écoles continueront à former des adultes certes compétents dans leur discipline mais ignorant tout du monde globalisé dans lequel ils vivent.

Verohanitra Raharimamonjy et Laurent Ravez

